

COMPTE-RENDU DU COURS DE RENE LEVY

Le 28 janvier 2013

משנה מסכת אבות פרק א משנה יד. הוא היה אומר אם אין אני לי מי לי וכשאני לעצמי מה אני ואם לא עכשיו
אימתיי:

Résumé

La conscience, ou pour-soi, est néantisation; elle désenglué l'être. Cependant, à force de fuir en avant, que reste-t-il de soi une fois la mort venue? À considérer, comme dans notre Occident, que l'être de l'homme n'est que sédimentation du passé, il ne reste rien du pour-soi. À cette fuite dans la mort du pour-soi, Hillel oppose le présent de la vie. Grâce au mérite acquis, le passé de l'homme se révèle dans le présent. Cette révélation est la part au monde futur promise à l'homme méritant.

En phénoménologie kantienne, la conscience accompagne toutes mes représentations et se décline selon deux formes d'intuitions sensibles : l'espace et le temps.

1. Dans l'espace, la conscience se donne comme être-au-monde ou Dasein. Il n'y a pas de conscience qui ne soit conscience de quelque chose. Comme dit Sartre, la conscience c'est « s'éclairer vers »¹. En résumé, la conscience relative à l'espace se donne comme projection.

2. Dans le temps, la conscience se donne comme pour-soi, comme projet. Il n'y a de conscience qui ne se projette dans l'avenir.

Dans notre michna, il n'est question que du pour-soi, d'un rapport à soi et au temps. Nous en voulons pour preuve la fin de l'énoncé d'Hillel : « si pas maintenant, quand ? » Le pour-soi, dans la phénoménologie et l'existentialisme, se donne comme pro-jet de soi dans l'avenir. **Notre hypothèse est que le pour-soi est le projet, non plus de soi dans l'avenir, mais du passé dans le présent.** Pour Hillel, le passé du juste se donne comme pour-soi. C'est ce que signifie « si moi pour moi, que suis-je ? » : quand bien même j'aurais été pour moi, que suis-je ? L'ego étant donné, qu'est-il par ailleurs ? Cela rejoint la question de Descartes². Quand je dis que le passé du juste se donne comme pour-soi, nous entendons qu'il ne se donne pas comme essence, contrairement à ce que Sartre stipule. La liberté, pour Sartre, est de pouvoir néantiser ce que l'on est, pour parvenir à ce que l'on veut être. Nous prétendons qu'ici le passé ne se donne pas comme essence, fatalité ou déterminisme. Nous ne nions pas cependant qu'il y ait constitution d'un moi, d'un ego : en vérité, l'essence est une apparence de soi solidifiée, le moi psychologique, l'image de soi. La constitution du moi comme essence ne serait que la solidification des apparences. Le passé donné comme pour-soi est un peu comme l'intelligence active, qui, sitôt révolu l'acte d'intelligence, devient intelligence acquise³. Sartre, lui, suppose que l'être du pour-soi se solidifie, se sédimente, devient essence. L'état d'être, sitôt atteint, perd son caractère intentionnel de pour-soi, de conscience, comme si le projet d'un homme se pétrifiait quand il devenait passé. Est-ce que

¹J.-P. SARTRE, *Situations, I*, Gallimard, p. 30.

²Cf. cours du 14 janvier 2013.

³Maïmonide forme la métaphore de l'intelligence qui devient brume après son éclat (mais pas ténèbre).

le passé d'un homme n'est que sédiment et strate limoneuse ? En Occident, l'histoire personnelle est considérée ainsi.

Où donc a lieu la stratification des états de l'être, sinon dans le corps ? Car le corps n'est pas seulement composé d'organes : il est aussi le lit de la sédimentation psychique. Le pour-soi de la phénoménologie et de l'existentialisme se donne comme pro-jet dans l'avenir. Plus radicalement, la conscience, c'est se jeter dans l'avenir. Autrement dit, la conscience est de n'être pas au présent. La conscience cherche l'être, mais n'est pas le présent. Elle néantise l'essence. Pour Sartre, il faut néantiser l'essence que nous sommes pour nous enquérir de ce que nous voulons être. Il faut que ce que je suis présentement ne soit plus, pour que je devienne autre que je suis. Par exemple, un élève de terminale qui se complaît dans son être d'élève de terminale échouera au baccalauréat. Autrement dit, il faut caractériser le pour-soi par la fuite en avant, la fuite en avenir ; il faut caractériser le pour-soi par la capacité à se projeter au lendemain. L'homme, dans cette perspective, est une conscience en fuite doublée d'une essence incarnée. Quand vient la mort de l'homme, que reste-t-il alors de l'homme, dont la conscience n'a jamais laissé de fuir pour se précipiter dans la mort et dont l'essence est rendue à son inertie fondamentale, la terre ? Rien, même pas une œuvre, des souvenirs – bien fragiles et de courte durée – ou des enfants – irrémédiablement différents de leurs parents. L'œuvre, sitôt faite, passe dans le monde pour devenir une réalité objective. Mais, pourrait-on objecter, il y a des œuvres qui portent le sceau de la subjectivité : les œuvres d'art, le poème, par exemple. Cependant, l'œuvre, même celle que l'on produit, est toujours *in fine* celle des autres. Que reste-t-il, pour conjurer la fuite de l'âme dans l'avenir ? La jouissance ? Elle marque en effet un retour au présent : *carpe diem* (cueille le jour). Mais, en définitive, il ne reste rien de la jouissance, après la jouissance. Épicure invoque même dans la souffrance le souvenir du plaisir. Mais il ne reste rien du plaisir. Épicure, qui était conséquent, conclut : il ne reste rien de l'homme à sa mort. Du coup, s'il ne reste rien, puisque l'homme ne laisse rien de soi, il doit vivre sur le mode de ne rien laisser, c'est-à-dire sur le mode de la jouissance. Le présent d'Épicure n'a d'être que pour autant qu'il se consume dans la jouissance. Il est de n'être plus. Il vit pour le néant. Le présent d'Épicure est d'être pour l'anéantissement.



Est-ce que le passé d'un homme n'est que sédiments et strates limoneuses, comme le soutient Sartre et, avec lui, la modernité ? Notre hypothèse est que non. Pour cela, il faut que le pour-soi revête un autre sens : *ani le-atsmi*. *Ani le-atsmi* porte sur le passé, alors que le pour-soi porte sur l'avenir. *Ani le-atsmi* est ce que devient le *ani li* sitôt révolu. L'être-à-soi devient au passé le pour-soi de *ani le-atsmi*. *Ani le-atsmi* désigne le passé venant à l'être à mesure qu'il passe (à ne pas confondre avec le souvenir ou le retour de sensations passées). Le passé venant à l'être vient pour autant qu'il passe. Ce n'est pas une résurgence du passé dans le présent. Parenthèse sur *im lo akhchav emataï* (si pas maintenant quand) : cela veut conjurer la fuite en avenir du pour-soi. À la projection au lendemain du pour-soi, on répond que si ce n'est pas maintenant, ce ne sera pas demain (ou alors ce sera indéfiniment demain, c'est-à-dire jusque dans la mort).

Le pour-soi se résout tragiquement en être-pour-la-mort. À cette fuite dans la mort du pour-soi, Hillel oppose le présent de la vie. La Tossefta dit : « si je ne suis pas *zokhe* de mon vivant, qui le sera après ma mort ? “Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort.” (Eccl. 9,4) Le chien vivant, c'est le salaud qui est dans le temps présent. Le lion mort, ce sont les patriarches morts gisant dans la poussière. Si le salaud fait techouva, Dieu accepte le salaud. Mais le *tsadiq*, sitôt mort, il ne peut plus ajouter de *zekhout*. » Dans la Tossefta, on veut nous dire la grandeur du temps présent, du *akhchav*. Le présent est le temps de tous les retournements. La question est

de savoir si la présence de l'être-à-soi passant se fait absence. Est-ce que passant, cette présence de l'être-à-soi se fait absence, s'estompe ? En vérité, seule la présence creuse de l'*ego sum* se fait absence.

L'essence selon Sartre est un mélange d'être et d'absence de soi. Que reste-t-il de la présence à soi d'hier dans l'*ego sum* d'aujourd'hui ? Rien : simplement absence de soi. Puisque l'*ego sum* se donne comme présence, quand la présence ne coïncide plus avec l'*ego sum*, quand elle date d'hier, il n'y a pas de conscience. Quand on se rappelle de soi dans le passé, la présence est inanimée. La présence de l'*ego sum* ne se conjugue qu'au présent. Le passé de l'homme est sans conscience, comme un homme sans tête. Vouloir insuffler la conscience perdue est impossible. La présence de l'être-à-soi passant ne passe pas.

Pour Hillel, quelque chose d'elle subsiste jusque dans le présent de l'*ego sum* comme présence cachée de l'être-à-soi. Cette *tova ha-tsefouna la-tsadiqim* (le Bien mis en réserve pour les justes) est la présence cachée de l'être-à-soi dans le présent de l'*ego sum*. Le passé qui se donne comme pour-soi, l'intention d'un soi révolu dans le présent, s'appelle *zekhout*. Le passé venant à l'être s'appelle *heleq le-olam ha-ba*, une part de monde venant. Il y a urgence d'une redéfinition du pour-soi comme passé de l'homme, comme *zekhout* (comme mérite acquis et avoir).